

- | -
L'obsession

Où l'on voit qu'on peut intercaler un prénom entre les deux syllabes d'un nom pour faire humoristique, et que l'on peut coucher avec son obsession à l'intérieur de soi-même.

Il était incapable d'écrire la moindre ligne. Maurice Hustic obtenait des suites de mots incompréhensibles telles que : « Les mouches volaient du vinaigre en chantant sous la pluie. La rage aux dents inoculait son vaccin ardent. Une obsession tassée au fond de son cerveau reptilien. La mousse d'octobre vaut bien le riz au chocolat. Les silences observés sous la planète Mars témoignent d'une grande cruauté. La mer de sable du Père François passe par l'oreille. » Rien. Pas la moindre petite particule de signification écrite. Il était sec. Son livre, c'était un beau phantasme. « L'acharnement thérapeutique n'est pas une solution. Napoléon est mort à Sainte-Hélène. Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre. » C'était trop bête. Où allait-il chercher tout ça ? ÇA n'avait ni queue ni tête. Il était incapable d'inventer quoi que ce soit qui tienne debout. N'avait-il pas été seulement capable d'écrire une lettre correcte une fois dans sa vie ? « La somme des carrés de l'hypoténuse est égale aux côtés de l'angle mort. Le complément d'objet indirect circonstanciel a un fantôme pour hanter ses dents. L'Edit de Nantes a été voté à contre cœur par Ravailiac. »

Pour qui se prenait-il aujourd'hui ? De quel droit cette intrusion dans l'écriture ? Le marché du livre était déjà saturé. Pourquoi l'encombrer de foutaises supplémentaires ? Une ânerie de plus ferait braire qui ?

Il jeta son stylo au hasard sur la feuille, espérant qu'il prendrait une direction. « Il n'y a pas de limite au firmament. Il est bon de rire derrière l'autel. Il est facile de faire du pain. » Que voulait dire tout cela ? Il n'en savait rien.

Il prit ses feuilles, les numérotait de un à deux et capuchonna son stylo. Après un rapide calcul, il était en mesure, dans tous les cas de figure, de penser qu'il avait peut-être écrit le centième d'un hypothétique livre.

* * *

Le lendemain au réveil, il se surprit à écrire quelque chose de presque censé : « Lecteur curieux, fermez ce livre sur-le-champ. Au-delà de cette limite vous n'êtes plus assuré. Vous voyagez à vos risques et périls. Tout trajet intempestif peut être lourd de conséquences. »

Son stylo crachotait enfin une maigre articulation. Il courut au kiosque le plus proche acheter une dizaine de stylos qu'il aligna sur sa table. Autant être organisé. Il aurait été stupide de se laisser surprendre par un manque de moyens techniques.

Il ferma les yeux. Ne devait-il pas faire confiance à l'inspiration ? « La charrue de l'espace déracinait ses derniers espoirs. Le travail est un dur labeur sur lequel il n'est pas utile de s'appesantir. » Il rectifia l'alignement des stylos sur sa table et referma les yeux. « Un sourire gai arpente les rues de mon enfance. Le monde était illimité en ce temps-là et rien ne pouvait bloquer ma respiration. La simple odeur des fleurs du jardin me faisait courir un frisson le long de la colonne vertébrale. Ma marraine avait de beaux yeux et moi j'étais trop petit pour ne plus faire

pipi au lit. Mon frère voyait des rhinocéros partout et faisait enrager ma grand-mère. »

Intrigué, il inspecta attentivement la bille de son stylo et continua. « Couillon, n'as-tu rien d'autre à faire ? Ne pourrais-tu pas donner un sens à ta vie ? Qui va balayer ta chambre et ta cuisine ? Qui va te décider à changer les draps du lit ? Petit à petit, l'oiseau fait son nid. Il n'y a pas de sots métiers. »

Il ne comprenait rien. « Comment glapir sous les cocotiers sans risquer le rhume des foins ? Il vaut mieux prévenir que guérir. Les zéros ont un prestige énorme dans l'armée. « Et maintenant tout va très bien, Madame la Marquise. »

C'était une véritable diarrhée. « Les collines subtiles charpentent leurs caresses. J'aimerais me glisser entre tes seins, saisir le sens de tout ça, mettre le doigt sur le point sensible, caresser l'espoir de revoir un jour Rome, sauter à pieds joints par-dessus les frontières, arriver avec précision à situer le centre de cette machination, casser la gueule au Père Noël, ouvrir toutes grandes les portes de l'aliénation, sucer un morceau de chocolat sans me faire engueuler. J'aimerais enfin comprendre ce que je fais là, dans quel état j'erre, dans quel rayon nagé-je ? »

* * *

Comme un chien, il commençait à entrevoir son sacerdoce ; qu'il pleuve, qu'il vente, toujours dehors, à tirer sur sa chaîne. Il allait remonter au bout de ses instincts, se mettre en communication avec ses arrières arrière- grands-parents, jusqu'à la roche. Comment allait-il le formuler ?

Tout cela faisait des signaux dans sa tête. L'Indien en lui lissait ses plumes, dansait autour de son totem. Il avait un os au centre de la tête. Il le suceraient, le rongerait jusqu'à la moelle. Il avait mis le doigt dans l'engrenage. Telle une araignée imprudente, il se piégeait dans sa propre toile.

Son obsession, il voulait coucher avec elle. Il voulait te l'engrosser bien comme il faut. Il allait en perdre le sommeil. C'était gros comme ça. Les ennuis commençaient.

— « A partir d'aujourd'hui, déclama-t-il, je m'amuse. Au diable les considérations littéraires ! » Ces conceptions bourgeoises ne pouvaient pas l'atteindre. Il sauterait si nécessaire par-dessus deux mille ans de traditions judéo-barbaresque. D'ailleurs, aurait-il même voulu s'en faire une idée, qu'il aurait eu beaucoup de mal.

Avec un rare sous-développement mental, Maurice Hustic coucha sur le papier, comme ça pour rigoler, une phrase qui lui venait à l'esprit. « Les feuilles mortes se cultivent au bulldozer. ». La mort était une nécessité pour la vie ; tout pouvait faire du profit. Est-ce qu'il y a de la poésie dans un bulldozer ? Il allait rigoler, ça oui. Même s'il n'avait rien à dire, ce qui semblait une évidence, il n'allait pas s'arrêter sur ce détail.

Des idées lui venaient, mais jamais rien de sérieux. Il comptait fébrilement ses pages, les relisait depuis le début, à haute voix comme si cela pouvait changer quelque chose. A quoi et à qui pouvait servir son livre ? A lui, sûrement, mais à part ça ? A faire passer un moment à la ménagère entre deux coups d'aspirateur ? A l'adolescent attardé en phase de transition ? A l'inspecteur des impôts pour se donner une idée du calvaire de l'écrivain qui n'arrive pas à remplir correctement sa déclaration ?

« La diarrhée céleste lui tombait dans la tête, inutile de la filtrer, d'en extirper la quintessence. L'odeur seule le charmait, lui embaumait l'esprit. » Il éructait des mots de plus en plus énormes. Il se roulait dedans jusqu'aux oreilles, jusqu'à en braire comme un âne, à en pousser des hennissements ahurissants à faire frémir toutes les juments de l'arrondissement, à s'en faire éclater les mâchoires, à s'en révolter l'œil jusqu'au fond du bulbe olfactif. « Ses cheveux s'en dressaient sur sa tête. Il était horrifié par tant de débauche. Il était cerné. Il ne pourrait plus en

réchapper. Il regardait autour de lui comme un homme traqué par la folie. Il était effrayé par les écrevisses. » Il faisait des moulinets autour de lui, Maurice. Une excroissance lui poussait au milieu du front. Il s'était planté un hameçon entre les deux yeux. La rivière avait l'air poissonneuse, c'était un bon endroit, pas trop venteux, quoique...

Il en rajoutait. Il rallongeait la sauce. Il faisait mousser le tout en tapant dessus comme un sourd à grands coups de cuillère tel le sauvage qui cherche une transmutation, tel le curé défroqué au cœur d'une Afrique qui improvise son tam-tam.

Il suffisait de bien marquer le rythme, de bien lancer la jambe dans le tempo. Sa danse de sauvage, il allait la ficeler devant la marmite. Ça fumerait de tous côtés, ça bouillera comme en enfer, et ça bouillait trop en fait, ça débordait, ça allait éteindre son feu.

Il crut un instant qu'il lui poussait un troisième œil, qu'il était assis sur une planche à clous. Il ne tenait pas à se laisser crucifier. Il était fait comme un rat. Lui qui voulait rire, voilà qu'il ne pouvait plus. Il avait la mâchoire coincée dans une souricière, un bout de fromage entre les dents. Une carie dentaire grand format, et ça lui faisait mal.

* * *

Dehors, les corbeaux croassaient n'importe quoi. On n'y comprenait rien à leur langue. Une espèce de serbo-croate mitigé d'espéranto. Ils annonçaient sans doute l'apocalypse ou bien tout simplement des lendemains qui chantent. Ce qui est sûr, c'est qu'ils ne chantaient pas, les asticots ! ça donnait froid dans le dos. Ils grouillaient de partout. Une vraie colonie. Ça sentait la putréfaction. Ces croque-morts de malheur foutaient le cafard.

L'hiver approchait sournoisement, surtout le matin, à pas feutrés, en profitant de la neige. Le froid vous mordait le nez. On était en pleine chute du thermomètre. Pas facile

de le rattraper, le vol plané, quand on avait la maladresse de vouloir décoller sans prendre d'élan sur le verglas. C'était la chute, en dessous de zéro, au niveau des fesses au niveau du sol. Ça vous apprenait à étudier le terrain avant de vous lancer.

Autour de chez lui, une ribambelle de lapins faisaient leurs courses. Ils fouinaient ici ou là, mais ne trouvaient plus grand chose. Se sentant surveillés, ils se figeaient sur place lançant un œil à droite, à gauche, les oreilles rabattues dans le sens du vent, puis, au bout d'un moment, ils repartaient. Tard dans la nuit, quelques-uns de leurs délinquants traînaient. Ils venaient humer ses bulbes de crocus à travers la terre, sous sa fenêtre de chambre.

* * *

Parfois, des petites phrases sournoises lui venaient à l'esprit, comme des pets. Il humait cela comme un chacal au fond des bois, les narines palpitantes. Il en faisait le tour avec prudence. Le genre méfiant. Il se disait qu'il devrait peut-être tracer un plan d'attaque, construire quelques piliers sur lesquels il lancerait des poutres maîtresses. Mais tout cela était vague. Son livre ne serait peut-être pas un livre. Ce ne serait peut-être qu'un conte ; un conte à dormir debout, un poème. Lui, c'en était un beau, de poème. Il allait faire quelque chose de largement autobiographique. Il s'étalerait au grand jour comme un malpropre, de façon impudique, à faire pâlir les petites filles. Il ne fallait plus qu'il l'écrive son livre, il fallait qu'il le vomisse. Ce serait quelque chose d'immonde, d'insoutenable dans les chaumières, à faire dégénérer les réunions de famille, à dégueniller l'arbre de Noël devant les enfants inconsolables, à en piétiner la bûche au chocolat, à se coucher sur-le-champ sans mettre ses petits souliers devant la cheminée.

Pendant ce temps-là, sur la neige, les petits oiseaux cherchaient leur pitance, comme Maurice. Leur petit bec

ne chantait pas, tout comme lui, qui ne le savait pas, de toute façon. Ils étaient silencieux les petits oiseaux, qui venaient voler au ralenti devant ses fenêtres, en noir et blanc muet, sur pellicules mal nettoyées, décorées de toiles d'araignée un peu folles. Ils voulaient traverser l'écran, rejoindre le spectateur hypnotisé par leurs battements d'ailes. Où trouver des bonbons, des caramels, pour fournir le peu d'énergie dont ils avaient besoin pour continuer de jouer à l'acteur pendant l'entracte hivernal qui n'en finissait pas ?

* * *

Le temps regorgeait d'espace, s'enflait démesurément. Il faisait des tourbillons aux confins de l'étendue des dégâts. Maurice s'agrippait aux rambardes des constructions récentes déjà vieilles par le temps qui s'effiloçait. Il tombait dans les ornières, se relevait, repartait à nouveau. Il franchissait des limites tout juste tracées de la veille, découvrait ici de solides clôtures, là, des surfaces libres. Il sautait les barbelés, gambadait dans les prairies, secouant sa crinière, se trompant de corps. Plus rien ne pouvait l'empêcher d'avancer, dégagé qu'il croyait être de toutes contraintes académiques. Il éventrait les sorties de secours déjà grandes ouvertes, taillait dans le vide de grands morceaux de bravoure, se donnait du courage devant le volume de l'entreprise, mordait à pleines dents dans la pulpe, redécouvrait l'innocence déjà perdue à sa conception.

* * *

Serait-il obligé de punir ses élèves, Hustic ? Il ne pouvait plus poursuivre sa quête dans le silence. Les enfants travaillaient de façon moins concentrée et sentaient approcher l'heure du goûter. Il replia son matériel et jeta un œil distrait sur le travail. Pris de fièvre

subite il plongeait dans l'écriture à la moindre occasion ; il n'y avait pas une minute à perdre. Il lui fallait remplir son contrat moral.

Des mots bizarres, d'origines diverses, lui tombaient dans la tête et il n'avait qu'à les transcrire sur le papier, le plus vite possible parce qu'ils n'y restaient pas longtemps. S'il en ratait un, c'était fichu. Beaucoup se perdaient comme ça faute d'attention. C'était agaçant au possible. Il pataugeait jusqu'aux genoux dans sa glossolalie qui passait par-dessus ses bottes, mais cette gadoue ne l'empêchait pas de faire la grimace à ses propres réticences d'utiliser une telle méthode. On voulait lui imposer un plan dans lequel il devait glisser le héros de son histoire : il l'appellerait Maurice Hustic, son personnage central, tout simplement. Il essaierait d'écrire un livre, incapable qu'il était d'écrire la moindre ligne. Sa goujaterie prendrait des dimensions surhumaines. Il en resterait cloué sur son lit, entouré de médicaments pour la tête, un monceau de bouillottes en guise de remparts à sa folie, protégé par deux rangées en batterie d'une compagnie de seringues hypodermiques plantées dans le parquet en latte de béton mou, comme autant de chevaux de frise. « Ils partaient de bon matin, les petits marchands de stylos, avec leur cargaison », écrirait-il. « Des instruments de torture, haletants comme des condamnés à mort. »

La rage au cœur, il fallait le crier, et Maurice le criait à qui voulait l'entendre, face à la forêt, sa résidence secondaire. Ses stylos avaient une faiblesse : pas de résistance. Grave défaut pour des auxiliaires des rêves sans fin. La sélection était impitoyable. Pour des poèmes courts, ils auraient été meilleurs, pensait-il !

- II -

L'espace immédiat

Où l'on voit qu'on peut sortir de soi-même, et buter contre le mur de sa maison comme sur sa propre peau, rencontrer un reste de fable, un boucher, et d'autres curiosités.

Les mains en porte-voix devant sa table, Maurice Hustic criait son désespoir de ne pas trouver une issue à son calvaire. Ses lamentations se perdaient sur l'immensité de sa table de supplice. Aucun écho. Il criait dans le vide. Son monde était inhabité. Les petits martiens n'étaient pas au rendez-vous. Toutes ces histoires n'étaient que bêtises. L'univers était illimité, il ne pourrait jamais en faire le tour.

Il entreprit d'étudier son environnement proche. Debout sur sa table, il marcha droit devant lui. Le sol avait une certaine élasticité. Le bois travaillait ça et là sur de longues fissures ; certaines, bouchées au mastic lui permettaient de traverser. Quelques miettes de pain éparpillées ici témoignaient d'une installation humaine à une époque plus ou moins reculée. En observant leur disposition on pouvait en déduire l'importance du repas. Là, elles rayonnaient curieusement autour d'une surface lisse, nette, comme nettoyée. Il était facile d'y supposer l'emplacement d'une assiette maintenant disparue. On pouvait même déterminer à la forme qu'il s'agissait probablement d'une assiette ronde, typique à une certaine

époque de l'histoire. Ailleurs, par la plus grande concentration de miettes, souvent plus grosses au centre d'un éparpillement, on pouvait y imaginer une collation moins maniérée, peut-être plus rapide. Il était étourdissant de rencontrer de tels restes, presque intacts après tant de millénaires.

Maurice marchait là dessus comme sur un livre ouvert. Il n'en finissait pas de jurer des noms d'oiseaux de toutes les couleurs. Comment pouvait-il marcher sans léviter sur autant de siècles empilés les uns sur les autres ? Il était fou, il ne pouvait pas l'éviter. Il allait franchir les portes du temps, son trousseau de clés dans la tête. Le bois pliait sous ses pieds. Quelques planches pourries cédaient sous son poids. Il fallait contourner ces passages, reprendre plus loin son chemin.

Des vestiges de stylos très endommagés par le temps émergeaient de la poussière. Un tube de colle éventré se coagulait sur une gomme toute craquelée. De vieilles feuilles de papier empilées avec des en-têtes de notes, se soudaient les unes aux autres, formaient un bloc solide devant l'horizon. Il était facile d'escalader ces strates, ce promontoire, cet observatoire. Là-haut Maurice pouvait découvrir d'autres étendues, chercher sur le nouvel horizon un quelconque repère.

Au nord, au-dessus d'une épaisse nappe de brouillard, il crut distinguer une petite fumée. Il s'y dirigea d'un pas décidé. Une odeur faisait le tour de ses narines, s'agrippait à sa mémoire. Curieux. Une odeur sucrée, presque mielleuse, flottait autour de lui. D'un seul coup, il tomba les genoux en avant dans une dépression pleine d'une cendre épaisse et nauséabonde qui le submergea presque totalement.

— Saloperie, dit-il, en se relevant. Serais-je tombé sur la lune ? En s'époussetant, il s'aperçut qu'il était entouré de mégots. L'un d'eux finissait de se consumer en dégageant un filet de fumée, la fumée qu'il avait aperçue.

Comment se pouvait-il qu'ici, en zone quasi désertique, un mégot pût entretenir encore une combustion ? Quelqu'un était passé par- là, et qui plus est, il n'y avait pas très longtemps ; il n'était pas seul, la région était habitée, il y avait comme de la vie ici ; une vie au ralenti peut-être, mais de la vie quand même ; ce cendrier en témoignait. Il y avait de l'espoir.

Plus loin, gisait sur le sol un flacon pulvérisateur pour le nez. Il était vide et complètement écrasé aurait-on dit par de multiples manipulations nerveuses. L'homme devait souffrir du nez, il ne fallait pas en douter. Etait-ce son double, par hasard ? Allait-il être confronté avec son propre fantôme ? Pauvre âme errante dans la solitude de sa détresse. Devrait-il se battre contre lui-même, s'attaquer par surprise, protéger ses arrières, s'inventer une autre stratégie pour mieux se terrasser ?

Il s'ausculta brièvement le champ de la conscience et continua sa marche. Le terrain prenait des tournures d'ondulations suspectes. Son front se plissa. Un mal de tête foudroyant le cloua au sol. Les gencives dans l'encre, il gratta le sol autour de lui. Un cylindre blanchâtre se glissa furtivement sous ses doigts. L'œil mi-clos, il put lire l'étiquette : « Aspirine effervescente ». Quelle aubaine, lui qui n'avait rien emporté ! Était-il suivi subrepticement par un ange gardien ? Allait-il devoir finir par admettre une réalité divine ? Quoi qu'il en soit, il avala deux comprimés dans un verre d'eau qui traînait ; tout était prévu ici ! Il n'y avait aucun hasard. « C'est plutôt une coïncidence » se dit-il pour se rassurer.

* * *

Il reprit sa course folle sur un terrain de plus en plus accidenté. Le bois de sa table verdissait sous la jeune écorce et bourgeonnait de ci, de là. Maurice entraît petit à petit comme dans un bois. Les bords de sa table n'étaient pas francs. Ils se fondaient progressivement dans des

fouffrés, dans une végétation de plus en plus dense. Après quelques bosquets épars, il entra en pleine forêt, en plein pays sauvage. Devait-il tout laisser tomber ? Était-il bien prudent de s'aventurer comme cela en pays inconnu, mal préparé qu'il était ?

Des senteurs agréables lui berçaient les dernières cellules olfactives qui lui restaient intactes ; des odeurs de mousses, d'humus. Une douce fraîcheur de sous-bois lui emplissait la tête. Quelques feuilles s'inclinaient lourdement dans un bruissement mat sous les gouttes de rosée qui tombaient. Dans la masse végétale, la condensation se faisait pesante ; c'était l'arrière fond d'une symphonie liquide qui ruisselait. Maurice se retrouva très vite tout mouillé. Mais l'atmosphère était chaude. Une douce moiteur se dégageait de la partition. De petites notes dégringolaient de la cime des arbres, s'éclaboussaient mutuellement en batifolant le long des tiges. Des doubles croches jouaient à cache-cache derrière les enroulements de chèvrefeuilles. Un pic-vert marquait la mesure à mi hauteur d'un frêne. Les chênes craquaient sous la sève montante. Ils se retenaient à la terre de toute la force de leurs racines. Le ciel, sous le vent qui se levait, se couchait sur cette masse organique et musicale ; il se frayait un chemin au travers des branches, venait se nicher sous les ramures, bien au chaud. On sentait une chimie s'opérer sous l'écorce, au niveau des fourches. Il fallait de l'air d'en haut pour apporter de l'oxygène à l'expérience. L'orchestration reposait sur l'ouverture des instruments. Le muguet apportait sa note de gaieté en faisant tinter ses clochettes. Les limaces appuyaient doucement sur les basses, les basses feuilles de fraisier.

On était au cœur du printemps. On sentait monter en soi le sang nouveau. On devait pleurer pour éliminer le surplus d'émotion. Les natures sensibles devaient baisser les yeux devant ces jeux. La vie créait sa composition sans filet, de façon instinctive, venant du fond des âges.

Maurice fit sauter tout ce qui lui était trop personnel. Il se débarrassa de ses vieilles nippes, se déshabilla sous les frondaisons. Il allait se cacher entre les lignes, ne pas se dévoiler totalement. Il voulait garder sa pudeur devant cette effervescence et ne pas se montrer en uniforme de tous les jours. Perdu dans le temps, ne devait-il pas utiliser maintenant le présent ? Le passé et l'avenir n'avaient plus d'importance, seul comptait le présent, ici, maintenant, même si cela était imparfait ; être totalement en soi, avec ce qui avait été et ce qui serait. Maurice, dans sa nouvelle armure dépouillée pouvait charpenter ses rêves à coups d'épée. Arrivé au cœur de sa transe, il pouvait parler le langage automatique. Il pouvait s'adresser aux oiseaux.

— Bonjour, dit-il au corbeau qui avait perdu son fromage depuis longtemps ; il juchait sur une haute branche à l'écart de l'orchestre. Je suis en train d'écrire un livre, et je fais une enquête.

— Sur quoi, demanda le corbeau ?

— Sur le monde ; je cherche des idées.

— Des idées, ça ne court pas les rues, croassa-t-il.

— Je le sais, c'est pourquoi je suis là.

— Moi, je ne cherche pas d'idées, je vis, tout simplement ; j'attends la mort, mais ça me laisse indifférent.

— Pas moi, répondit Maurice. Je cherche aussi des phrases intéressantes, éventuellement des mots nouveaux, pour faire des constructions originales.

— Si je comprends bien, tu veux expliquer le monde en écrivant. Moi je me contente de croasser, personne ne s'en plaint.

— C'est que personne n'ose te parler ; tu fais peur à tout le monde avec tes airs de prophète.

— Chacun prend l'air qu'il peut ; moi je dis : que chacun se débrouille comme il peut. Tu sais, personne ne me cherche de noises, c'est un avantage.